Document généré le 24 avr. 2024 22:01

ETC

La chose fée : autour des « Îles vagues » de Philippe Favier

Johanne Lamoureux

Numéro 6, hiver 1988

Objet fétiche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36324ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lamoureux, J. (1988). La chose fée : autour des « Îles vagues » de Philippe Favier. *ETC*, (6), 16–17.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La chose fée : autour des «Iles vagues» de Philippe Favier

«C'est une des plus anciennes espèces d'idôlatrie qui subsiste encore dans les objets d'adoration des Nègres et des Lapons, qui ne sont qu'une pièce de bois, une pierre, une plante, un animal, etc. Les Portugais d'Afrique donnent à tous ces sujets le nom générique de fétiches, c'est-à-dire chose fée, consacrée, enchantée, etc.»
Charles de Brosses, *Lettres d'Italie*

Le Président de Brosses est aujourd'hui plus connu pour ses *Lettres d'Italie*, écrites en 1739-1740, que pour son *Culte des dieux fétiches*. C'est à lui néanmoins que l'on doit l'introduction du terme fétichisme en France. Il l'entend alors dans une perspective que nous qualifierons aujourd'hui d'ethnographique et qui est encore celle privilégiée par les dictionnaires contemporains : «nom donné par les Blancs aux objets de culte des civilisations dites primitives. Objet auquel on attribue un pouvoir magique ou bénéfique». Dans le passage cité plus haut, l'auteur bourguignon évoque les cultes fétichistes à propos d'une intrigante curiosité romaine, *la Bocca di Verita*, la «bouche de vérité» qui «autrefois mordait bien serré les parjures qui faisaient de faux serments, la main dans le trou.» Décidément, le fétichisme semble avoir été d'entrée de jeu associé à quelque scénographie de la révélation, que celles-ci se veulent magiques ou scientifiques. Car comment aujourd'hui, après que le terme ait été irréversiblement connoté par le discours freudien, sans que nous y adhérions encore pour autant, comment donc parler du fétiche ? Et qui plus est, en parler au féminin, alors que le fétichisme fut conceptualisé comme structure exclusivement masculine ? Faut-il même tenter l'expérience au risque, comme le soulignait récemment Naomi Schor (*Detail*, Methuen, 1987), que cette entreprise soit elle-même réinterprétrée comme le déplacement récent de cette légendaire envie de pénis, c'est-à-dire comme la plus récente tentative des femmes de s'approprier un territoire encore réservé aux mâles ?

Lectrice, lecteur, devrions-nous ici aller quérir une petite bouffée d'air ? Contre l'aporie de la situation, faut-il sortir le chien, ratisser les feuilles mortes ou courir acheter du chocolat chez le dépanneur ? Ou pouvons-nous recourir à l'étymologie farfelue de de Brosses pour repenser l'objet fétiche en chose fée : «fée», première syllabe de fétiche, comme si le mot servant à nommer *aujourd'hui* le masque de l'angoissante représentation de la castration avait *dès l'origine* lui-même subi ce fabuleux outrage, ne gardant par ce guillotinement inversé que la tête. Freud comme le naturel; vous le chassez, il revient au galop.

Il faudrait bien plutôt dire que la chose fée déguise l'étymologie de fétiche, laquelle est plutôt apparentée à *fetissio*, c'est-à-dire à l'artifice : d'où l'on déduira bien sûr l'intérêt de la chose en question pour l'art. (Pour s'en convaincre, il suffira de répéter la chirurgie étymologique sauvage mise au point dans le paragraphe précédent.)

Mes tergiversations à aborder l'œuvre annoncée dès le titre sont moins vaines qu'il n'y paraît. Serait-il possible, admissible s'entend, que la «freudianisation» du fétichisme, la conceptualisation du fétiche par la psychanalyse, ait modifié nos attentes *formelles* du fétiche ? Ainsi, le mot fétiche évoque-t-il spontanément pour vous le genre d'objets énumérés par de Brosses : objet trouvé, objet naturel (auquel des pouvoirs sont conférés le *rendant* en quelque sorte «artificiel»), et ainsi qu'on le découvre en parcourant l'intégralité du texte brièvement cité plus haut, objet pauvre, monolithique, opaque et d'une échelle assez imposante.

Associé à la découverte de la différence sexuelle par l'enfant mâle et appelé pour ainsi dire à la recouvrir, l'objet fétiche est généralement prélevé à même un lexique d'accessoires de la féminité la plus conventionnelle; il procède d'un découpage d'urgence (puis d'une cristallisation et d'un investissement sémantique forcené) à même les éléments contigus à la situation traumatique : dentelles de la lingerie, satiné électrostatique d'un collant, angle dévertébrant d'un escarpin acéré, etc. Le fétiche est désormais culturellement décliné via une panoplie de l'accessoire et de l'ornement, de l'intrication et de l'intime qui n'a plus rien à voir avec les caractéristiques sélectionnées par de Brosses et qui fait basculer la fée...rie de la chose en chose fé...minine.

Les œuvres de Philippe Favier frôlent la condition du fétiche ainsi entendu. Elles ont assez généralement été, du moins jusqu'à tout récemment, de format tout à fait réduit, auquel renchérissait la transparence lumineuse et la préciosité déconcertante du travail sur verre : elles tiennent du *bijou*, d'un bijou qui se porterait à l'œil, quelque chose comme un dispositif de rêve pour le philatéliste et qui combinerait en un même objet la loupe et le timbre.

Mais néanmoins, à travers cette extrême conformité, ces œuvres évitent le fétichisme de justesse, en «excitant un regard» qu'elles «refusent de combler», pour reprendre la formule par laquelle René Payant expliquait la mise en échec du fétichisme. Cela tient à la manière dont elles réinvestissent la vieille question du près et du loin dans le rapport de l'œuvre à qui la regarde. Réal Lussier me dit un jour devant ces petites peintures que, «quand on s'approche pour les voir mieux de près, on ne découvre que du lointain» : c'est-à-dire, dans le cas des *Iles vagues*, le rivage idyllique d'une île à palmiers se profilant contre l'horizon. Mais cette dérobade tient à beaucoup plus qu'une simple ruse de l'iconographie.

Philippe Favier, *Sans titre*, série *Iles vagues*, 1988. 10,5 x 6 cm.
Collection Aubes 3935 Galerie. Photo : Roger Latour

C'est l'œuvre elle-même et tout entière qui, d'une certaine manière, recule avec l'image. Rien de semblable à cette révélation du faire, de la picturalité que, depuis Vasari devant l'école vénitienne, la proximité entre l'œil et le support est supposé favoriser. Favier, de loin, fait «trop petit»; mais si l'on s'en approche, le verre semble se contracter à l'échelle de la prunelle, et l'œuvre se défile plus encore, nous dévisageant, œil pour œil, comme au seuil de sa disparition. Si elles ont la qualité d'un regard, les *Iles Vagues* le doivent au bleu sombre et humide du verre et nullement à leurs vertus pétrifiantes. En ce sens, elles appellent bien à un animisme familier du fétichiste mais en même temps, elles refusent de se plier à ses conditions habituelles, en contrariant au dernier instant le rituel de contemplation qu'elles convient et en insistant pour rester dans le *vague*. Chose fée... certes, c'est-à-dire au *bord* du fétichisme, ailleurs.

Johanne Lamoureux